Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (1976)
Heft: 384

Artikel: Des écrivains qui savent parler
Autor: Cornuz, Jeanlouis
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1023960

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

sonnages qui cherchent un peu de leur liberté : donc celle des autres » (texte de Tanner pour la brochure du film).

— Après « Le Milieu du Monde » (1974) : (...) « Le cinéma ne prouve rien ou prouve tout. En définitive, la seule preuve que l'on peut apporter, c'est qu'il y a adéquation entre le film et son propos. Le contenu tout entier est dans la forme. On ne peut aller le chercher ailleurs et venir l'ajouter en surplus, en guise de caution, morale ou le plus souvent politique. Il apparaît aujourd'hui évident que le travail doit se faire sur le langage, sur la façon de tenir un discours spécifiquement cinématographique qui aura sa propre capacité d'action. Le reste, et cela ne peut échapper au film, c'est ce qu'on est et ce qu'on fait soi-même (j'ajouterai : et également ce qui se passe pendant le processus de fabrication du film) » (texte écrit par Tanner, d'après des interviews recueillies par M. Boujut, pendant et après le tournage) [1].

— Après « Jonas qui aura vingt-cinq ans en l'an 2000 » (1975-1976) : « Au moment où je faisais « La Salamandre », entièrement basée sur un texte et des comédiens, le côté technique m'ennuyait, c'était un poids. Je pensais qu'une équipe qui se rapprocherait presque de l'équipe reportage-télé permettrait de l'oublier. Maintenant je crois plutôt à l'inverse, depuis « Le Milieu du Monde ». A travers l'objectif, on se rend compte que ce n'est pas du tout ce que le regard voit... Il y a la sensibilité de la pellicule, l'éclairage, le fait que c'est un instrument très lourd et très peu mobile. Dire que la caméra est un œil voudrait signifier que le cinéma est la réalité, alors que pour moi ce n'est pas la réalité, c'est du cinéma. La vérité n'est pas filmée. Jamais. On la reconstitue entièrement. Les personnages de « Jonas » sont très proches de nous dans la mesure où il nous sont très quotidiens, mais j'ai quand même éliminé l'histoire. L'élément essentiel du cinéma c'est le récit et à travers cela, la mainmise sur les spectateurs. J'ai fait une comédie d'où j'enlève tous les gags comiques, donc c'est vraiment travailler avec une grosse gomme; cela dit, il n'empêche que l'on peut très bien, au niveau de la sensibilité et du vécu, recevoir aussi le film; on le recevra différemment dans la mesure où l'on n'est pas conduit à travers les personnages à un récit, à une identification, à un suspense. Pour résumer la tentative de « Jonas », c'est réconcilier deux choses pas forcément réconciliables : le spectacle et le sens » (interview de Tanner pour la brochure du film).

[1] Pour la filmographie et la biographie de Tanner, se reporter au livre de Michel Boujut, « Le Milieu du Monde ou le cinéma selon Tanner » (L'Age d'Homme 1974).

LE CARNET DE JEANLOUIS CORNUZ

Des écrivains qui savent parler

Congrès du Parti socialiste, Montreux.

Max Frisch — « der Max » comme l'appellent les Suisses allemands avec une nuance d'affection admirative — est à la tribune, massif, ramassé sur lui-même, « et pourtant l'œil brillant ». Parlant contre la répression, pour Meienberg par exemple, l'auteur de ces étonnants « Reportagen aus der Schweiz » dont j'ai eu l'occasion de faire mention ici-même, qui vient d'être renvoyé du « Tages Anzeiger » zurichois (ceci contre la volonté de la rédaction !). Exposant très froidement le cas — l'allemand emploierait l'adjectif « derb » : dur, vert, caustique — et concluant que d'ailleurs, Meienberg est libre de ses opinions... Enchaînant : « Die Schweiz ist ein freies Land... Deshalb (c'est pourquoi) ist das Telephon des Herrn Spinolas *nicht* überhört worden ! » (le téléphone de M. Spinola n'a pas été surveillé). Ne haussant jamais le ton. Mais chaque mot porte. Et l'on s'en rend mieux compte encore à lire les commentaires d'une certaine presse, par exemple du « Journal de Genève » : l'un des plus grands écrivains de ce temps, pour parler comme Eluard, dit ce qu'il voit, ce qu'il sait, ce qui est vrai. Consternation !

Dernière visite à Gustave Roud

Une semaine plus tard, à l'hôpital de Moudon, au chevet de Gustave Roud. Quatre-vingts ans. Achevant une vie qui, sans le secours inépuisable de sa sœur, aurait pris fin sans doute voici cinquante ans. Il était condamné — elle n'a pas accepté et à force de soins, lui a permis de vivre, c'est-à-dire d'écrire quelques-unes des pages qui comptent le plus pour nous. Emacié, épuisé, respirant à peine — et c'est encore lui qui donne : à ses visiteurs, sa parole à peine audible, son sourire. Jusqu'à la femme de chambre, entrée pour épousseter, quelques mots d'espagnol (appris où ? comment ? lui qui n'a jamais été en Espagne ! après l'allemand, l'italien ? — dans les livres, sans doute, mais aussi, mais plus encore en le parlant, avec des journaliers, avec des simples, avec des humbles) quelques mots d'espagnol, murmurés, mais qui suffisent pour que son visage s'illumine; auxquels elle répond — le seul, probablement, qui fasse l'effort de lui parler sa langue; l'un des rares, peut-être, qui lui parle, tout simplement. Lucidité, sérénité, grandeur...

« Un seul, un *seul* été... Faites-m'en don, Toutes-Puissantes ! » écrivait-il, transcrivant en français ce poème de Hölderlin intitulé : « Aux Parques ».

« Un seul automne où le chant en moi vienne à [mûrir,
Pour que mon cœur, de ce doux jeu rassasié,
Sache se résigner alors, et meure.
(...)
« Béni soit ton accueil, ô silence du pays des [ombres !
Vers toi je descendrai, les mains sans lyre et l'âme
Pourtant pleine de paix. Une foi, une *seule,*
J'aurai vécu pareil aux dieux. Et c'est assez. »

Comme Martin du Gard l'écrivait de Gide, « il faut lui savoir un gré infini d'avoir su mourir aussi *bien* ». Après avoir aussi bien vécu.

J. C.